

malade; mais je tiens essentiellement à en courir la chance. Il fut décidé qu'elle subirait l'opération après quelques jours de repos et d'un traitement préparatoire. Les Sœurs n'eurent pas de peine à deviner qu'elles se trouvaient en présence d'une brebis égarée, et, avec des ménagements pleins de douceur, commencèrent à lui parler de la nécessité de se préparer à la mort, si Dieu exigeait d'elle ce sacrifice. Mourir ! Oh ! oui, répartit la malade; me préparer à mourir chrétiennement, c'est impossible. Je ne me suis pas confessée depuis l'âge de seize ans, j'ai mené la vie d'une artiste, j'ai connu les succès du théâtre, mais lassée de tout, j'ai rejeté toute croyance, j'ai même oublié les prières de ma jeunesse. Cet aveu excita le zèle des Sœurs; par les soins les plus affectueux elles gagnèrent la confiance de la malade, lui remirent en mémoire les principales vérités de la religion, lui apprirent quelques prières. Or, le matin du jour de l'opération, elle se confessa et communia dans les meilleures dispositions. Le médecin crut avoir réussi à sauver la malade; elle paraissait entrer en convalescence, quand survint une complication fatale. La malade reçut avec joie les derniers sacrements; elle remercia les Sœurs dans les termes les plus touchants et expira après avoir prononcé ces dernières paroles : Qu' Dieu est bon, il m'a conduite ici, j'étais venue y chercher la sante du corps, j'emporte la vie de l'âme.

Ce n'est pas par économie, ou pour que les patients soient mieux traités que la franc-maçonnerie laïcise les hôpitaux avec tant de fureur en France; c'est pour éviter de tels retours à Dieu.

—o—

Farraghit ou le jeune Esclave (1)

Je naquis à Kafouam, au Sud du Soudan,

(1) Le récit qui va suivre est l'odyssée d'un jeune Nègre, longtemps esclave, racheté par les Pères blancs, et actuellement à Lille où il étudie pour devenir l'auxiliaire des missionnaires qui l'ont recueilli. Il est âgé aujourd'hui de 20 ans, il parle très correctement le français et l'italien, et cette relation écrite par lui-même prouve clairement en faveur de son intelligence.

écrivais Farraghit; j'avais deux ans lorsque mourut mon père. Je restai dans ma tribu avec ma mère et ma sœur plus jeune que moi. Notre temps était employé à cultiver nos champs de riz et de maïs ou à faire des corbeilles avec les feuilles de palmier. Un jour, ma mère se rendait avec ma sœur et moi et quelques habitants de notre tribu à un village voisin de Kaffouam, quand nous nous vîmes tout à coup entourés par des marchands touaregs qui nous dirent :

—Laissez-vous prendre sans crier; si vous dites un mot, vous êtes tués sur-le-champ.

Et ces méchants Touaregs nous faisaient peur en nous montrant leurs poignards et leurs bâtons. Un nègre qui était avec nous s'avisait de crier : " Au secours," il fut immédiatement renversé par terre, tué comme une mouche, d'un fort coup de bâton. Un vieillard nègre, pris avec nous, voulut le défendre, il jeta sur les marchands une flèche qu'il portait sur lui, mais l'arme s'abattit sans force et ne fit qu'exciter la rage des Touaregs, qui frappèrent le vieux Nègre à coups de poignard et le laissèrent mourir ainsi. Enfin, après avoir tué ceux qui voulaient se défendre, ces terribles marchands nous emmenèrent tous dans la tribu des Bambas.

Des Arabes achetèrent ceux d'entre nous qui paraissaient les plus forts. Ma mère, jugée bonne et solide pour travailler, fut envoyée de suite en service. Un Arabe cruel nous arracha notre pauvre mère, sans que nous pûmes lui dire adieu.

Je restai seul avec ma petite sœur : depuis lors, je ne revis plus jamais ma mère; j'avais six ans environ, et ma sœur en avait quatre.

Le marché fini, la caravane se remit en marche à travers le désert : nos maîtres étaient à dos de chameaux, et nous, les pauvres esclaves, nous suivions péniblement à pied.

Les Touaregs faisaient des haltes très rares. Dans ces haltes, ils mangeaient un